

« vocations agricoles », et stimuler, par ses interdits et ses exhortations, la natalité... qui atteignit effectivement des sommets prodigieux. (Par réaction, le taux de natalité au Québec, aujourd'hui, est le plus bas du monde occidental après l'Allemagne fédérale.)

Le mythe rural était si fort chez les élites et les créateurs, qu'il allait persister même à l'époque où la majorité des francophones étaient en réalité devenus des citadins, travaillant en usine ou dans la fonction publique. Il faudra attendre les années 30 pour voir des peintres comme Adrien Hébert dessiner des scènes urbaines plutôt que des paysages bucoliques, et à l'exception de quelques poètes comme le montréalais Émile Nelligan ou l'écrivaine Gabrielle Roy, dont le beau roman *Bonheur d'occasion* décrit la vie d'une famille de prolétaires montréalais durant la crise économique de l'avant-guerre, la plupart des oeuvres s'inspiraient de thèmes ruraux.

Même la délicieuse peinture de moeurs que constitue le roman *Les Plouffe*, de Roger Lemelin, reste imprégnée des valeurs de la société rurale traditionnelle, bien que l'action se passe dans un milieu ouvrier de la « basse ville » de Québec, à l'époque où le monde entier basculait dans l'horreur de la Seconde Guerre mondiale.

Le roman qui traduit le mieux les mythes à la base de la culture canadienne-française traditionnelle — et cela dans un style limpide et sobre qui en fait une très grande oeuvre littéraire — est *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon. Maria, fille d'humbles colons du Lac Saint-Jean qui tentent d'arracher leur gagne-pain à une terre ingrate, est courtisée par trois hommes qui incarnent chacun l'une des trois grandes pulsions qui sous-tendent à ce moment la société : le désir de reconquête et d'évasion, la tentation américaine, et la voie du devoir, qui passe par l'attachement à la terre. Maria tombe sous le charme du beau

coureur des bois qui lui propose le rêve et l'aventure, mais celui-ci meurt à la drave. Elle est un instant tentée de suivre son second soupirant qui a immigré aux « États », dans la « grande ville » (Lowell, Massachusetts) où, lui fait-il miroiter, elle trouvera confort et prospérité. Mais Maria choisira la vie dure et méritoire que lui offre le voisin d'à côté, cultivateur comme son père.

Chaque époque eut toutefois ses anticonformistes, Jean-Charles Harvey par exemple, dont les écrits reflétaient un anticléricalisme virulent et une mentalité hédoniste plus proche d'un Henry Miller que



Publiphoto/ B. Carrière

Geneviève Bujold : une comédienne québécoise qui a fait sa marque en Europe et aux États-Unis.

de la petite-bourgeoisie puritaine du Montréal des années 30 et 40, mais nombreux furent les écrivains, les peintres, les gens de théâtre, qui ressentirent le besoin de s'exiler à Paris. Revenus chez eux, ils restaient en marge

d'une société où ils se reconnaissaient encore moins qu'auparavant, plus que jamais victimes du conformisme ambiant qui voyait en tout marginal une menace — à tout le moins une incongruité.

Le culte de l'égalitarisme reste encore aujourd'hui, d'ailleurs, l'une des caractéristiques de la société québécoise. Après la Conquête britannique de 1757, les élites de la Nouvelle-France retournèrent dans la mère-patrie, laissant un peuple d'humbles pionniers aux mains du clergé catholique. En l'absence d'une bourgeoisie solide, le développement économique se fit surtout

nombre d'excellents spectacles gratuits... lesquels sont évidemment, dans la meilleure tradition canadienne, largement subventionnés par les gouvernements.

Tout allait changer, et de façon radicale, quand se produiront simultanément, de la fin des années 50 au milieu des années 70, trois grands bouleversements des esprits : la décléricalisation accélérée de la société, qui abandonna l'Église pour se tourner vers l'État — vers le gouvernement provincial qui deviendra rapidement un État moderne de type social-démocrate, et que plusieurs rêveront de transformer en État souverain, séparé du Canada; la modernisation du système scolaire et l'accession des francophones à la bourgeoisie d'affaires; et enfin, dans la foulée du mouvement étudiant californien et des divers mouvements de libération qui se manifestaient alors dans le monde, l'émergence d'un fort mouvement de contestation socio-culturelle, de même que d'un puissant mouvement indépendantiste qui, s'il ne rallia pas toujours la majorité de la population, imprègna pendant vingt ans la pensée des jeunes, des intellectuels et des créateurs.

Désormais, c'est le nationalisme — et, pendant quelque temps, le discours révolutionnaire — qui alimentent nombre de créateurs. Des ouvrages militants comme *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières aux fines satires de Jacques Ferron ou de Jacques Godbout, nombre d'oeuvres littéraires ont un contenu politique ou social très affirmé, et la plupart sont d'inspiration résolument urbaine. Des dramaturges comme Michel Tremblay évoquent la culture du prolétariat si longtemps ignorée.

Partout, c'est l'explosion. La censure qui avait si longtemps affligé le cinéma est levée. Encore aujourd'hui, nulle part en Amérique le contrôle des films n'est-il aussi tolérant

sur le mode coopératif. D'où le succès que connaissent, même aujourd'hui, les manifestations culturelles qui misent sur la participation populaire davantage que sur les élites et les connaisseurs. Le Festival international du film de Montréal est l'un des seuls où toutes les projections sont ouvertes au public sur la base du « premier arrivé, premier servi », et le Festival international du jazz, qui a lieu depuis dix ans la première semaine de juillet, a ceci de particulier qu'il comprend